

Nous connaissons les gestes de la Maison Blanche, de Wall Street, et du «Système». Mais, ou si peu, de ce qui se passe au cœur de la vie quotidienne et s'opère d'une autre société. L'Amérique écrit, elle présente aux Européens, elle s'organise et nous

Cette Amérique est dans le mouvement. Les communautés noires, les mouvements homosexuel, sur les unités de l'armée, le parti démocrate.

Cette Amérique-là nous

Le soulèvement de l'Amérique est venu nous rappeler que le gendarme du monde possède un colosse aux pieds d'argile. Les caricatures et des idées reçues, des hommes et des femmes de toutes couleurs n'acceptent pas le «modèle américain».

Avec *L'autre Amérique*, nous espérons ouvrir – modestement – l'accès à l'information sur la vie, les débats et les combats de ces Américains qui posent des questions similaires à celles que nous nous posons, ici en Europe. Leurs réponses, leurs pratiques, leurs discussions nous concernent.

Ouvrir un dialogue pluriel avec l'autre Amérique, c'est la raison d'être de cette revue.

que

20,00 francs

10F

Anniers
de alliance
Illinois
de
radical

LES PIONNIERS DE LA NOUVELLE ALLIANCE

Patrick Le Tréhondat
Patrick Silberstein

Lère Reagan paraît avoir scellé définitivement le sort des mouvements contestataires qui, s'ils avaient imposé les droits civiques ou contribué à contraindre l'Oncle Sam à rapatrier ses boys d'Indochine, n'ont jamais été en mesure de remettre en cause l'ordre établi. Les hippies sont depuis longtemps partis en fumée ou recyclés en yuppies. Le *Black Power* a été réduit par la force, aspiré vers les classes moyennes ou volatilisé par le crack. La *moral majority* triomphe, le droit des femmes à choisir est remis en cause, les cliniques où se pratiquent les I.V.G. sont incendiées. Le syndicalisme défait symbolise le triomphe de cette *Corporate America* qui malgré ses faiblesses continue à mettre le monde en coupe réglée. Le marché-roi et l'Amérique impériale imposent leur loi et leur ordre. La gauche – la vieille issue de la tradition socialiste et communiste aussi bien que la nouvelle née des années 60 – semble quant à elle promise à la seule exploration des archéologues qui consentent encore à se pencher sur ses restes. L'*Amérikkke*² ne serait-elle plus que la terre promise des Ronald³ où la misère quotidienne ne serait qu'occasionnellement secouée par des jacqueries urbaines sans lendemain durement réprimées par une Garde nationale et un FBI omni-puissants ?

Et pourtant, à y regarder de plus près, le Nouveau Monde pourrait bien être un des berceaux où balbutient les prémices d'une voie nouvelle vers un monde nouveau. La "gauche américaine" – appelons-la ainsi par commodité – existe bel et bien mais sous une forme atypique. Mais, elle ne peut d'évidence se concevoir ni s'entrevoir si, comme l'indique Marie-Christine Granjon,

L'autre Amérique

Éditions Syllepse
42 rue d'Avron, 75020 Paris
tel 42 40 35 73

rédaction

Pierre Bravo Gala, Marie-Agnès Combesque,
Patrick Le Tréhondat, MM, Patrick Silberstein,
Sylvain Silberstein, Jean-Jacques Ughetto.

directeur de publication: Patrick Le Tréhondat

ISSN 1243-8294

n° CPPAP 74310 – imprimé par nos soins

ABONNEMENT: 4 numéros 50,00 francs
chèques à l'ordre des Éditions Syllepse

on «présume que la seule contestation véritable du capitalisme est l'adhésion à un socialisme étatique et centralisateur (...) ou la constitution d'un parti social-démocrate capable de s'emparer du pouvoir d'État.»⁴

Est-il besoin de le dire, les mouvements dont nous parlerons ici sont aujourd'hui encore très minoritaires. Mais en défendant les intérêts des laissés pour compte de l'*American dream*, ils contribuent, nous semble-t-il, à la refondation d'un projet émancipateur pour cette fin de siècle. La "gauche américaine" participe à l'élaboration d'une nouvelle conscience sociale qui s'appuie sur la diversité des mouvements sociaux et qui dessine les contours d'une nouvelle "alliance progressiste".

Au fil de cette chronique de l'Amérique de Mother Jones⁵ les femmes et les hommes d'Amérique, toutes couleurs confondues, sont une fois de plus sur la piste des pionniers à la recherche d'une Nouvelle Frontière : celle de l'émancipation humaine.

Concessions et tétanie

Chacun connaît les années Reagan et leur cortège de désastres pour le tissu social américain. La victoire sur "l'Empire du mal" aura coûté cher au point que certains se demandent si la guerre froide n'aurait pas eu en réalité deux perdants. La nouvelle division internationale du travail et la perte d'hégémonie du capitalisme industriel américain ont modifié les règles d'un jeu bien établi depuis le *New Deal* et la seconde guerre mondiale. Le syndicalisme AFL-CIO, habitué à partager de façon quasi automatique les bénéfices d'une économie en expansion n'était absolument pas préparé à faire front à cette nouvelle donne. En déclarant la «guerre de classe»⁶, le reaganisme a frappé de stupeur le *business unionism*. La dérégulation massive et les délocalisations ont considérablement affaibli le syndicalisme dans ses bastions traditionnels alors qu'il accumulait les échecs dans ses tentatives d'implantation dans les nouveaux sites industriels et dans les services⁷. Désorienté, compromis, le syndicalisme traditionnel a avalisé les renoncements aux acquis sociaux, les licenciements et les baisses de salaires. Dans le même temps, le *Labor* a vu, notamment au sein du Parti Démocrate, son "pouvoir politique" traditionnel se restreindre comme une peau de chagrin. «On est passé d'une phase, longue, où depuis la guerre, le mouvement ouvrier américain était de plus en plus dépendant du Capital, ses intérêts étant directement liés, bien que non identiques, à ceux du patronat à une époque nouvelle où le mouvement syndical n'a pas saisi qu'il lui fallait plus d'indépendance dans ses relations avec le patronat et le gouvernement»⁸. Son influence au sein du Parti Démocrate s'est épuisée devant la nouvelle direction animée par les *Reagan-Democrats* dont Bill Clinton qui a soutenu pendant l'ère Reagan-Bush la mise au pilon du pacte social issu du *New Deal*. Impuissantes, parce que sans volonté, mais aussi parce qu'incapables d'affronter les nouveaux problèmes qui surgissaient, les directions des grands syndicats ont assisté au cours de ces longues années au démantèlement des noyaux durs d'une force de travail organisée qui leur avaient servi, dans le passé, de levier d'action et de bouclier pour la défense de leurs propres intérêts.

La période de concessions et de capitulation marque aussi l'apogée de l'isolement du mouvement syndical des grands courants de la société. Isolement qu'il avait

lui-même préparé en se tenant à l'écart – quand il ne s'y est pas opposé – aux grands mouvements sociaux des années 60 et 70. Le point culminant de cet isolement a été le tragique solo funèbre des 13 000 aiguilleurs du ciel licenciés pour fait de grève dans l'indifférence générale au début de l'ère Reagan.

Paralysé, isolé, lâché par les *Reagan-Democrats*, il n'a pas su trouver de réponses appropriées. Quand les firmes commencèrent à fermer des sites industriels et à délocaliser les emplois, les dommages collatéraux (déstructuration des économies et des collectivités locales, décomposition des communautés ouvrières et de couleur), ont été énormes. Et quand les constructeurs automobiles ont commencé à perdre le contrôle du marché intérieur, sans modifier leur politique industrielle «les syndicats n'ont pas bronché, non habitués qu'ils étaient à s'insérer dans les discussions sur les politiques industrielles et à contester publiquement les choix des entrepreneurs» remarque Stanley Aronovitz. Pire, dit-il, l'exemple le plus navrant fut celui de la National Steel, une aciérie rachetée par ses salariés. Malgré les sacrifices, ceux-ci ne sont à aucun moment intervenus dans la gestion de leur entreprise et n'ont jamais demandé à avoir voix au chapitre au sein de la direction : «Après son rachat, l'aciérie fonctionnait comme avant, les décisions étaient prises indépendamment des ouvriers, bien que la direction ait été à dominante syndicale.»⁹

Une conscience qui s'ébauche

Mais, comme l'écrivent Jeremy Brecher et Tim Costello¹⁰, quand l'administration et les compagnies ont engagé leur offensive, elles ont unifié leurs oppositions et peut-être ont-elles commis là une erreur. Dans la dernière décennie, il s'est formé au sein de l'AFL-CIO une "opposition" qui a regroupé d'importants syndicats comme le *Machinists*, *Communication Workers*, le *Clothing and Textile Workers*, le *State, County and Municipal Employees*, ou encore le *Oil, Chemical and Atomic Workers* et de nombreux *locals*. Plus réseau que tendance, ce «bloc progressiste»¹¹ a notamment fait campagne pour un système de sécurité sociale. Et, en rupture ouverte avec "l'internationalisme anti-communiste" de l'A.L.-CIO, il a aidé à la construction au Salvador d'un "Comité ouvrier pour les libertés démocratiques". Certaines de ses structures ont aussi apporté leur soutien à la candidature de Jesse Jackson en 1988.

Il n'est pas inutile de rappeler que la résistance de syndicats comme le *West Coast Longshore Union*, l'*Electrical Workers*, *Mine, Mill and Smelter Workers locals* au *business unionism* a traversé le temps malgré les campagnes anticommunistes et la répression. Ainsi par exemple, de longue date le *Workers Hospitals and Public Employees* avait su se lier avec le mouvement pour les droits civiques et plus tard avec le mouvement féministe. Aussi l'émergence d'une nouvelle «aire progressiste» dans le déclin général du mouvement syndical s'inscrit-elle dans une longue tradition qu'elle s'emploie à renouveler dans les conditions nationales et internationales actuelles.

Si la "collaboration" plutôt que l'indépendance a dominé la mosaïque de l'histoire syndicale américaine récente, il y a maintenant de multiples expériences de rupture. Leur nombre et leur richesse témoignent du

renouveau en cours. Renouveau qui s'est manifesté en 1992 par un véritable tremblement de terre : le renversement, au terme d'un combat mené pendant 20 ans par une opposition démocratique de gauche, de la direction mafieuse du syndicat des camionneurs (*Teamsters*) et son remplacement par une direction démocratiquement élue¹².

Paradoxalement c'est au moment où le rapport de forces est le plus défavorable que l'idée d'une "nouvelle indépendance" sous la forme d'un "troisième parti" refait surface. L'irruption de cette question du "troisième parti" dans certains secteurs du mouvement syndical et plus généralement du mouvement social est le résultat de l'accumulation des luttes de résistance à l'offensive généralisée du libéralisme. C'est aussi une des conséquences de l'épuisement du Parti Démocrate comme parti de compromis intégrant les intérêts des groupes de pression. Cette nouvelle conscience politique n'est pas le produit d'une recomposition partidariaire à base idéologique. Son actualité découle du fait qu'elle s'articule à un faisceau de pratiques sociales en recherche d'une alternative politique. Aujourd'hui, le débat est largement ouvert : "Parti du Travail", "Nouveau Parti" ou encore "Parti des Citoyens". De toute façon, c'est d'un parti indépendant que l'on discute car l'échec des tentatives – comme celles de Michael Harrington ou du P.C. américain – de bâtir l'essentiel de l'axe progressiste au sein du Parti Démocrate est maintenant consommé. Bien que la question de l'articulation entre la gauche *interne* et *externe* au Parti Démocrate soit toujours posée, la conscience que celui-ci «ne deviendra jamais un parti social-démocrate ou de défense du monde du travail»¹³ est aujourd'hui de nouveau très largement répandue dans les milieux progressistes. L'enthousiasme soulevé par la *Rainbow Coalition* de Jesse Jackson, les dynamiques politiques locales qu'elle a initiées et son échec à peser de façon significative sur le Parti Démocrate ont très certainement contribué de façon déterminante à ce processus.

Faire face

Dès lors, on a vu progressivement apparaître des initiatives originales. Les intéressés ont commencé à se donner les moyens d'influencer les décisions économiques et à développer des stratégies économiques alternatives : «Nous devons participer à la création de structures économiques transitoires qui concernent les besoins des gens qui travaillent, qui dépassent les frontières de races, d'origines et de revenus, et qui donnent une compréhension concrète des alternatives économiques nécessaire»¹⁴. Des coalitions locales regroupant syndicats et organisations territoriales ou communautaires se sont alors formées afin de pouvoir résister, lutter, proposer et combler ainsi le vide laissé par les pouvoirs publics et les directions d'entreprises.

La perception d'intérêts communs ou du chevauchement de ces intérêts a ouvert la voie à la recherche d'alliances entre groupes sociaux. Ainsi par exemple, une alliance entre des parents d'élèves (blancs et *middle class*) et des chômeurs (de couleur) s'est-elle construite sur une double problématique: la revendication d'ouverture de cantines dans les établissements scolaires avait pour corollaire la création

d'emplois réservés aux chômeurs de la communauté noire¹⁵.

Ailleurs, une coalition regroupant mouvements anti-guerre et travailleurs de l'armement a milité pour la reconversion des industries vers des productions socialement utiles. Au delà de son aspect immédiat, cette alliance a permis que des antagonismes anciens soient surmontés de façon positive¹⁶.

Sur le plan international, sous peine de succomber à la compétition entre les travailleurs que va accélérer le Traité de libre échange nord-américain, il devint évident pour certains¹⁷ qu'il fallait imposer aux firmes américaines le respect des droits sociaux des travailleurs mexicains. Un nouvel internationalisme se dessine ainsi qui n'a rien "d'idéologique" mais qui se bâtit en fonction des nécessités concrètes de la lutte.

En Ohio, en Virginie et en Pennsylvanie, face à la mise en friche des aciéries, la coalition *labor-Community Alliance* a mis en avant l'idée «du droit des populations à intervenir sur les prises de décisions économiques qui les concernent»¹⁸. De la nécessité d'organiser la résistance dans les trois États touchés naîtra la *Steel Tri-State Conference*¹⁹. «La *Tri-State*, indique Charles McCollester, un de ses fondateurs et ancien délégué syndical, est un exemple de construction d'une coalition démocratique sur une base large d'objectifs. L'organisation répond à un besoin profond de la communauté et des travailleurs dans cette situation de sévère crise économique». Précisant le rôle dévolu à la conférence, il ajoute : «Quelque soit le futur qui nous attend, avec nos succès lourds de difficultés, la *Tri-State* est fière (...) de ses tentatives d'articuler défense de l'emploi avec, pour le pays, une vision d'un nouvel ordre économique plus démocratique»²⁰.

Des contre-pouvoirs qui se mettent en place

Le renouveau progressiste aux Etats-Unis manifeste sa créativité dans nombre de conflits qui sont pour la plupart passés inaperçus en Europe. Le *Naugatuck Valley Project* (Connecticut), *La Mujer Obrera*, le contrôle des travailleurs de chez Randall sur la production (Arkansas) et la lutte des mineurs de Pittston (Virginie) peuvent en témoigner.

* La vallée de Naugatuck en Nouvelle-Angleterre a été vouée à la mono-industrie du lait pendant des décennies. 100.000 personnes en vivaient. La fermeture progressive des usines qui appartenaient à l'origine à des entrepreneurs locaux et progressivement rachetées par des multinationales – qualifiées par les militants locaux de «propriétaires absentéistes» – a précipité la vallée dans la crise.

La volonté de «donner aux travailleurs et aux communautés plus d'influence sur leur avenir économique»²¹ a donné naissance au *Projet pour la vallée de Naugatuck* élaboré conjointement par le Groupe d'action des citoyens du Connecticut, l'*United Auto Workers*, les églises protestantes et catholiques avec une cinquantaine d'associations de toutes sortes. Selon le Révérend Tim Benson, président du mouvement, le projet a pour vocation de mobiliser l'ensemble de la population et des groupes sociaux concernés par la désindustrialisation et de constituer ainsi une entité capable de négocier avec les firmes, l'État du Connecticut ou le gouvernement fédéral. Avec

des structures établies dans six villes de la vallée et mobilisant des centaines de citoyens, l'objectif du mouvement est de présenter aux salariés et aux communautés concernées diverses options face à une menace de vente ou de fermeture d'entreprise : rachat par les salariés avec l'aide des banques de l'État, «propriété locale élargie» – option qui permet, selon Tim Benson, d'«être en charge de sa vie en étant membre d'une compagnie à propriété démocratique» –, négociation des conditions de reprise avec le nouveau propriétaire, etc. Chaque option possible fait l'objet d'études approfondies mais la décision appartient toujours aux salariés concernés. Ainsi les 250 ouvriers des Fils Métalliques Seymour ont-ils, après de longues hésitations, décidé de racheter la société qui les employait, ce qui les a conduit à une quasi mise en autogestion de celle-ci. «Le rachat d'entreprises n'est pas toujours la meilleure solution, car ce n'est pas toujours faisable mais aussi parce que se focaliser sur ce type d'alternative consiste à négocier un quitte ou double avec la société. Des victoires partielles sont possibles : obliger la direction à ne vendre qu'à celui qui s'engage à conserver les emplois, obtenir le droit de veto des salariés sur le repreneur... Bref la négociation demande de l'imagination. Il faut aussi utiliser la carotte et le bâton dans la négociation. Il ne faut pas hésiter à faire connaître publiquement toutes les décisions de la société en cause», remarque Jeremy Brecher²².

* A El Paso, Texas, ce n'est pas Dallas mais l'univers y est tout aussi impitoyable : mono-industrie, sous-traitance, bas salaires et cadences infernales. L'industrie texane du prêt à porter est en perte. Avec l'accord de libre-échange entre le Mexique et les États-Unis, les grandes firmes comme Levi Strauss ont déménagé au delà du Rio Grande où une ouvrière monteuse est payée 35 dollars par semaine contre... 35 dollars par jour quelques dizaines de kilomètres plus au nord. Un drapeau rouge et noir flotte sur un de ces nouveaux assommoirs du travail. Ses locaux sont occupés par *La Mujer Obrera*. Créée il y a une dizaine d'années, forte de 900 adhérentes, c'est une organisation syndicale atypique, à la fois syndicat et organisation de secours mutuel car, beaucoup des ouvrières, originaires du Mexique, vivent des conditions matérielles et morales extrêmement difficiles. Pour pallier à cette situation et pour se construire comme pivot d'un tissu social nouveau, *La Mujer Obrera* a créé une coopérative alimentaire et une consultation médicale et mis en place plusieurs services collectifs. Cecilia Rodriguez, secrétaire du mouvement, indique : «Nos méthodes d'organisation sont celles du tiers-monde car ici, il n'y a aucune d'infrastructure». Elle précise certains des éléments qui différencient *La Mujer Obrera* du mouvement syndical américain traditionnel : «Les syndicats ont des difficultés à organiser les femmes. Ils travaillent d'une manière qui empêche les gens de se prendre en charge. Nous, nous travaillons à développer l'initiative. Nous avons à rebâtir le mouvement ouvrier». David Young, animateur local de l'ILGWU²³, approuve le constat : «Lorsque nous nous préoccupons seulement de la sphère économique, ce n'est pas suffisant. Cette expérience nous a servi de référence pour développer d'autres formes de syndicalisme, ailleurs, à Los Angeles notamment». Bouleversant le jeu syndical traditionnel,

La Mujer Obrera a soumis à la municipalité d'El Paso un plan de développement pour le maintien de l'emploi par une aide municipale à la modernisation des entreprises. Ce plan a été accepté.

* A Blytheville, Arkansas, la direction de la Randall Company, entreprise sous traitante de pièces détachées automobiles qui emploie 300 salariés, était une direction heureuse. Elle avait brisé la grève organisée par la section 1249 de l'*United Auto Workers* et depuis, les syndiqués n'étaient plus qu'une petite poignée. En dépit de sa faiblesse le syndicat décide pourtant de lancer une campagne sur la qualité des produits de la Randall. En effet, des rumeurs courent selon lesquelles les trois "Grandes" (General Motors, Ford et Chrysler) ne sont pas satisfaites des équipements fabriqués par leur sous-traitant et les travailleurs risquent d'en faire les frais. Devant le refus de la direction des propositions de la section 1249 d'améliorer la qualité des produits au moyen d'une convention collective comportant des avantages sociaux pour les travailleurs, la section syndicale décide de procéder à son propre audit de la qualité de la production. Une trentaine de travailleurs désignés par les salariés acceptent de diriger cet audit. Ils porteront des tee-shirts proclamant "Sécurité, qualité et droits syndicaux" permettant de les identifier. Peu à peu, des clients de la Randall s'intéresseront aux résultats des audits sur tel ou tel produit. Lors de négociations entre l'UAW et la General Motors, la question de la Randall est soulevée par le syndicat et les conclusions de l'audit mises sur la table. Cette campagne sur la qualité des produits soulèvera l'enthousiasme des salariés de la Randall et bientôt 85% se syndiqueront. Une augmentation des salaires décidée unilatéralement par la direction interviendra peu après. Il était alors bien clair pour tous les salariés que leur intervention de contrôle sur la production avait commencé à payer.

* Dans le paysage syndical américain, les syndicalistes de l'*United Mine Workers of America* ne passent plus inaperçus. Ils portent en toute occasion un "treillis camouflé". L'origine de cet accoutrement ? La grande grève de 1989 conduite par Richard Trumka, "le nouveau lion des Appalaches", en réaction à la remise en cause des conventions collectives par la direction des charbonnages Pittston qui voulaient, entre autres choses, imposer le travail le dimanche et remettre en cause la journée de 8 heures²⁴. Le conflit sera très dur, à l'américaine, avec des briseurs de grève (*scabs*) protégés par des milices patronales armées et équipées d'hélicoptères... Au printemps 1989, le syndicat choisit l'affrontement sur un nouveau terrain pour les syndicalistes. Il organise une vaste campagne de "désobéissance civile" pour bloquer les routes d'accès aux puits. Plus de 1 500 mineurs et supporters de la grève sont arrêtés au cours de ces seules actions de résistance civile tandis que les assignations en justice frappent le syndicat. La grève prend un nouveau tournant lorsque le centre de traitement Moss n°3 est occupé par les grévistes. Devant les 5 000 mineurs massés à l'extérieur, la police renonce à procéder à l'évacuation. Le 14 juin, dans le comté de Russell, les mineurs créent leur nouveau quartier général : le Camp Solidarité où des centaines de tentes sont plantées et qui sera désormais le centre nerveux de la grève. Les

grévistés et leurs familles adoptent rapidement la tenue camouflée, devenue le symbole de leur «entrée en résistance» et Camp Solidarité attirera 30 000 visiteurs entre juin et septembre 1989. Le soutien local fut d'un niveau très élevé; à titre d'exemple, 80% des commerçants soutenaient la grève. Pour mettre en œuvre, la tactique de désobéissance civile chère aux mouvements des droits civiques, le syndicat a convié des militants des mouvements anti-guerre à entraîner les mineurs à leurs méthodes de résistance civile. La grève devint rapidement un symbole. Des arrêts de travail de solidarité ont touché une dizaine d'États. Un groupe de soutien du Massachusetts aux grévistes a utilisé une tactique originale. Un des membres de la direction des charbonnages était par ailleurs vice-président d'une banque locale. Des piquets d'informations se sont installés devant les bureaux de la banque. Des familles de mineurs sont venues discuter avec les syndicats locaux et le conseil municipal, pour populariser la lutte. En quelques semaines, la municipalité de Boston a décidé le retrait des fonds de la ville de la banque en question (Shawmut Bank). Plusieurs autres villes ont fait de même, accompagnées par plusieurs syndicats. Le mouvement de retrait de fonds a contraint le vice-président de la banque à démissionner et a contribué à isoler les charbonnages²⁵. Alliée non négligeable dans cette bataille, la communauté noire s'était, elle aussi, mobilisée contre Craig, cette banque pratiquant par ailleurs la discrimination raciale dans ses prêts. Première expérience de ce type qui soit concluante, les mineurs et leurs "alliés communautaires" ont montré la vulnérabilité d'un institut bancaire. Cette grande lutte constitue, jusqu'à aujourd'hui, un véritable trésor militant pour tout ceux qui ne veulent plus connaître le goût amer de la défaite puisque, faut-il le dire, ce fut par une victoire que se termina cette "Intifada des Appalaches" comme aimaient l'appeler les slogans peints le long des routes de Virginie.

Une justice écologique

Les organisations de la communauté noire des États du Sud ont accumulé de nombreuses expériences de lutte pour la défense de l'environnement²⁶. En décembre dernier, 2 500 personnes (70% de participants de couleur et 30 % de blancs) venues de quatorze États du Sud se sont réunies à la Nouvelle-Orléans pour discuter de «la justice écologique» à l'appel du *Southern Organizing Committee for Economic and Social Justice*²⁷ et de l'Association des locataires du Golfe du Mexique²⁸. Il s'agissait de réunir syndicalistes, écologistes et membres de la communauté noire pour débattre de l'articulation entre les préoccupations des uns et des autres. Pour Ann Braden, co-présidente de cette conférence, «si cette initiative fait partie du mouvement écologiste, elle est aussi un nouveau mouvement pour la justice sociale qui doit redéfinir le terme d'écologisme pour y inclure tous les aspects des conditions de vie d'une communauté». De son côté, Willie Rudd, président du syndicat des travailleurs du bois indiquait clairement le défi auquel est confronté le syndicalisme : «Nous sommes concernés par la vie des gens que nous représentons et que nous voulons représenter. Si nous obtenons des conditions de travail satisfaisantes dans l'entreprise, mais qu'à la maison, ils sont empoisonnés

par diverses pollutions, c'est aussi notre problème. Nous devons également nous engager sur ce terrain».

En matière de défense de l'emploi, des contradictions apparemment insolubles surgissent. Pour Tony Mazzochi, ancien président du syndicat des travailleurs de la chimie, du pétrole et de l'atome et animateur d'un mouvement d'initiatives pour un Parti du Travail²⁹, il n'y a pas de réponse facile : «Construire une économie écologiste réclame une transition majeure de notre société. Mais durant cette transition il faut répondre aux besoins des travailleurs». Pour répondre à ce problème, s'inspirant de ce qui avait été mis en place après la guerre pour les GI's démobilisés, le syndicat de Mazzochi propose la création d'un "fonds spécial" pour financer les reconversions professionnelles nécessaires.

La question de l'environnement peut aussi être un nouvel espace pour combler en partie les séparations raciales qui traversent le mouvement social même si, comme le remarque Anne Braden, de nombreux obstacles se dressent : «Par exemple, à la Nouvelle-Orléans, les écologistes des classes moyennes ne comprennent pas pourquoi les gens de couleur ne viennent pas dans leurs organisations et ne s'interrogent pas sur les moyens d'établir la liaison avec les mouvements conduits par des gens de couleur». D'autre part, remarque-t-elle, «lorsque les Afro-américains disent que leurs communautés sont les premières visées par les pollutions, de nombreuses personnes pensent qu'ils veulent dire que les produits toxiques ne tuent pas les blancs».

Une pensée stratégique pour une gauche moléculaire

Certaines de ces initiatives commencent à se rassembler dans des processus diversifiés et plus larges de fondation de coalitions autour d'un programme de changements sociaux. Si à partir du *New Deal*, le Parti Démocrate avait été la forme majeure de l'alliance entre le mouvement ouvrier organisé et d'autres *lobbies*, la situation actuelle est différente. Les coalitions d'aujourd'hui naissent de la convergence d'initiatives de mouvements agissants à la base. Elles se font parfois avec le soutien des structures nationales et souvent contre elles. Le Parti Démocrate devenant de moins en moins apte à répondre aux attentes du mouvement social, de nombreux regroupements ont déjà présenté aux élections locales des candidats issus de leurs propres rangs. Des dizaines d'entre eux ont ainsi été élus au plan local et au plan des États tandis que des *caucus* (forums) d'élus progressistes se constituaient dans plusieurs États.

Le mouvement ouvrier est toujours très affaibli mais il semble beaucoup moins isolé qu'au cours des années 80. Les luttes victorieuses comme celles des charbonnages Pittston, de l'Université de Yale, de la manufacture d'armes Colt sont en rapport étroit avec les choix stratégiques de sortir le syndicalisme de l'enfermement au sein des murs de l'usine. Le *community support*, c'est-à-dire la recherche d'appui dans les communautés et les collectivités territoriales, a été la clé qui a permis de sortir de l'isolement et de construire un rapport de force nouveau et de franchir les murs d'incompréhension et de rivalités, notamment entre les communautés. Cette recherche d'alliances concerne

désormais l'ensemble des mouvements sociaux qui y ont été contraints face aux difficultés et aux reculs que chacun d'entre eux connaissait dans son domaine d'activité propre. Tout en affirmant leur spécificité et leur autonomie, les mouvements pour les droits civiques, les droits sociaux, les mouvements des minorités, les mouvements de défense des droits des homosexuel(les), les organisations féministes, les mouvements de défense de l'environnement, forment des coalitions à géométrie variable en fonction des objectifs à atteindre. Un processus nouveau s'est ainsi mis en marche. Il a conduit les militants à développer un nouveau mode d'intervention, une nouvelle pratique politique qui s'adresse aux "autres". C'est le *bridge building*, la construction de passerelles. Il s'agit de mettre en relation des mouvements d'intérêts divers – parfois divergents –, de les faire cohabiter et agir ensemble. Des mouvements autrefois isolés, pensant pouvoir agir seuls, se considèrent maintenant comme «partie d'une alliance en constitution».

Cette stratégie n'est pas encore clairement définie : elle est à la fois «mouvement de mouvements, coalition de coalitions, convergence démocratique, nouveau bloc social...»³⁵. Elle varie selon la culture de chacune des organisations constituantes et est conçue sur l'idée du «droit à la divergence». Ces coalitions ne sont plus comme par le passé de simples alliances de circonstances se réduisant à une unité d'action superficielle (le «chacun pour soi ensemble»). Au contraire, ces coalitions reposent sur l'idée centrale de la «Justice pour tous» : «Les préoccupations du mouvement ouvrier devenaient de nouveau celles des droits civiques, des femmes, des consommateurs. Il n'avait pas d'intérêt particulier à défendre mais il reprenait sa place dans la défense de l'intérêt public»³¹.

Nous ne pouvons évidemment pas dans cet article établir l'inventaire des luttes qui, en tentant de dépasser les contradictions internes d'un mouvement social multiforme, alimentent les débats de "l'aire progressiste". Il est cependant intéressant de noter que les animateurs de ces luttes font parfois référence à l'expérience de la Lucas Aerospace britannique, à la vallée du Mondragon d'Euskadi ou encore à Lip. Les débats qui naissent de la réalité des conflits – souvent très durs aux Etats-Unis – sont très riches. S'appuyant sur la réalité de la formation sociale américaine, imprégnés du «radicalisme moral» et de l'«utopisme communautaire» inhérents au mouvement contestataire américain, les militants de cette "gauche sociale" tentent d'apporter des réponses en termes de mobilisations, de préservation des communautés et de contre-projets.

La stratégie des coalitions permet, sans les nier, de dépasser les contradictions internes aux mouvements sociaux, de franchir les divisions de races, d'origines, de sexes et les frontières d'intérêts³². Elle répond à la multiplicité des sphères sociales, à la globalisation du capitalisme et à la fragmentation des pouvoirs d'une société moderne et complexe : «Il n'y a pas d'Etat major à détruire, pas de Palais d'Hiver à prendre, pas de centre unique de pouvoir»³³.

A plusieurs reprises au cours de son histoire, le mouvement ouvrier américain a eu à portée de main son indépendance politique par la combinaison d'une exceptionnelle radicalité ouvrière avec des tentatives pour briser le bipartisme³⁴. En 1894, en 1919 et en 1937,

ces possibilités ont échoué³⁵. Il semble qu'aujourd'hui, nous soyons entrés dans un nouveau cycle où la constitution des exploités et des opprimés en "classe pour soi", sous une forme ou sous une autre, se présente de nouveau comme réalisable. Alors que jusqu'à nos jours, «la combattivité ouvrière exceptionnellement élevée sur les lieux de travail n'a pas engendré d'expression politique ou syndicale adaptée»³⁶ et que le radicalisme ouvrier n'a donné naissance qu'à «un radicalisme politique à éclipses»³⁷, la fin de "l'exceptionnalisme américain" pourrait bien être en vue³⁸.

Le laboratoire du mouvement social américain est encombré de fioles et d'éprouvettes où sous des formes différentes se concoctent les ingrédients d'une refondation stratégique qui pourrait permettre à une "gauche américaine" qui cherche ses voies de puiser son inspiration à la source des luttes sociales.

NOTES

- 1- L'Amérique des firmes.
- 2- *Amerikkka*, orthographe utilisé par les militants noirs des années 60.
- 3- Ronald McDonald's et Ronald Reagan.
- 4- Marie-Christine Granjon, *L'Amérique de la contestation*, Presses de la F.N.S.P., 1985.
- 5- Mother Jones est une figure emblématique du mouvement ouvrier américain. Elle participa à la fondation de l'*Industrial Workers of the World* (I.W.W.) et fut emprisonnée à plusieurs reprises pour ses activités. Entre autres faits d'armes, elle avait organisé des milices de femmes de mineurs qui s'affrontaient durement avec les *scabs* (briseurs de grèves).
- 6- Cette expression est utilisée par de nombreux auteurs américains pour désigner la période reaganienne.
- 7- Lire ici l'article de Marianne Debouzy.
- 8- Stanley Aronowitz, *False Promise, The Shaping of American Working Class Consciousness*, Duke University Press, 1992.
- 9- Ibid. note 8.
- 10- Jeremy Brecher et Tim Costello, *Building Bridges, The Emerging Grassroots Coalition of Labor and Community*, Monthly Review Press, 1990.
- 11- Ibid. note 8.
- 12- Le syndicat des *Teamsters* est l'un de des plus importants syndicats américains. Il compte 1,5 million de membres. Cf. *L'autre Amérique* n°
- 13- Manning Marable, *Building a Framework for Left Dialogue*.
- 14- Ibid. note 13
- 15- Barbara Richards, *The Community-Labor Alliance of New Haven*.
- 16- Mel Duncan, *Making Minnesota Connections: From Economic Conversion to Progressive Coalition*.
- 17- Lire ici l'article de Mary McGinn et Kim Moody, *Labor Goes Global*.
- 18- Charles McColleston et Mike Stout, *Tri-State Conference on Steel: Ten Years of a Labor-Community Alliance*.
- 19- *Tri-State Conference on Steel*: Conférence des Trois États sur l'Acier.
- 20- Il est intéressant de noter que parmi les animateurs de la *Tri-State Conférence*, on retrouve mêlés, outre les syndicalistes, des animateurs de communautés religieuses adeptes de la théologie de la libération, des Polonais fraîchement émigrés et anciens militants de *Solidarnosc*, des

anciens de la lutte pour les droits civiques et des mouvements anti-guerre.

21- Jeremy Brecher, *The Naugatuck Valley Project*.

22- Ibid. note 21.

23- *International Ladies' Garment Workers Union*, Syndicat international des travailleurs du prêt-à-porter féminin.

24- Jim Green, *Camp Solidarity: The United Mine Workers, the Pittston Strike and the New "People's Movement"*.

25- Arme traditionnelle de lutte dans la tradition contestatrice américaine, le boycott connaît depuis quelques années une vogue nouvelle dans de nombreux conflits. Outil de construction des alliances où les différents acteurs conjuguent leurs efforts pour organiser la mobilisation une objection de masse à la consommation de tel ou tel produit, le boycott participe à l'enrichissement de la conscience sociale et à l'apparition de nouvelles solidarités de classe.

26- La Coalition des Employés d'État du Mississippi est très active sur le terrain de l'environnement. On retrouve en son sein des adhérents d'organisations religieuses comme les *Jesus People Against Pollution*, des syndicalistes, des écologistes. Lire ici l'interview de Bunyan Bryant, *Le racisme est un déchet toxique*.

27- Comité pour la justice économique et sociale dans le Sud.

28- Cette association regroupe les locataires des logements publics qui sont construits dans les zones polluées, autour des usines chimiques et des installations pétrolières. La plupart des habitants de ces logements sont Afro-américains.-

29- *Labor Party Advocates*. Lire ici l'interview de Robert Wages, actuel président du syndicat O.C.A.W.

30- Jeremy Brecher et Tim Costello, *Labor-Community Coalitions and the Restructuring of Power*.

31- Andrew R. Banks, *Center for Labor Research and Studies*, Florida International University, coordinateur national de *Jobs for Justice*.

32- Lire ici l'article de Jim Haughton, *Race et classe*.

33- Ibid. note 30.

34- De nombreux auteurs ont tenté de percer les causes de ces échecs répétés. Dans son livre *L'Amérique de la contestation*, Marie-Christine Granjon passe l'ensemble des explications au crible de la critique.

35- Mike Davis, *Prisoners of the American Dream*, Verso, 1988.

36- Ibid. note 4.

37- Ibid. note 4.

38- Comme le remarque Sam Farber (*Against the Current*, n° 42, janvier-février 1993), si la combinaison de la recherche d'une issue politique par les secteurs sociaux en lutte avec la crise du bipartisme traditionnel a ouvert en grand les portes de cette perspective, la marginalisation de Jesse Jackson au sein du Parti Démocrate et l'absence au plan fédéral d'une coalition arc-en-ciel lors des élections de novembre 1992 sont lourdes de dangers. C'est, selon lui, cette situation qui permis au "centre-radical" représenté par Perrot de capter une partie du vote protestataire. Sam Farber note aussi que la «majorité silencieuse ouvrière et noire» qui ne participe pas aux élections est en attente d'une issue.

**Rethinking
MARXISM**
a journal of economics,
culture, and society

**DECATUR
ILLINOIS**
juin-septembre 1993

Patrick Le Tréhondat

A l'instar de nombreuses entreprises américaines, Apour en finir avec la section 837 de l'*Allied Industrial Workers* (AIW) qui s'oppose depuis plusieurs mois à la remise en cause des droits à la retraite, à la sécurité de l'emploi et la réorganisation des équipes de travail, la direction de Staley Manufacturing Co, filiale d'une multinationale britannique d'édulcorants, a engagé les services du cabinet Seyfarth¹, spécialisé dans la lutte anti-syndicale. Tirant les leçons des dernières grandes grèves qui ont agité le pays, les 750 employés de Staley ont choisi une nouvelle forme pression sur la direction de l'entreprise. Ils ont organisé le ralentissement de la production par le respect scrupuleux des règles de sécurité. Cette nouvelle tactique qui permet pour un temps de contourner (ou de préparer) l'affrontement direct avec la direction fait aujourd'hui de nombreux émules. Ainsi les syndicalistes de l'*Alaska Airlines* ont récemment déclenché la «campagne pour le chaos» : «Nous nous rendons sur les lieux de travail tous les jours, explique Gail Bigelow, responsable syndical, mais à tout moment nous pouvons décider d'un arrêt de travail pour un jour ou une demi-heure et la compagnie n'a aucune idée où cela peut se produire»

Un plan de bataille

Le plan de bataille que les *Staley* ont élaboré illustre une nouvelle phase que le *Wall Street Journal* caractérise sans ambages : «Après plus de dix ans de retraite, le syndicalisme militant réapparaît. Les syndicats attaquent les entreprises au moyen de campagnes publiques, des grèves inventives et des manifestations de solidarité sur les lieux de travail. On peut y voir un esprit nouveau de contre-offensive contre les années 80 qui revivra le camp du Travail». Il s'agit pour les salariés d'attaquer l'image publique de la société auprès des consommateurs et des citoyens, de l'isoler des ses propres alliés (banques et autres entreprises) et de développer une large solidarité hors de l'entreprise.

Les menaces que fait peser l'entreprise sur l'environnement, l'économie locale et la santé de ses employés² sont mises en évidence auprès de la population : «Staley n'est pas un simple producteur de sucreries, mais un énorme complexe chimique aussi dangereux que Du Pont ou Union Carbide». Dans une brochure intitulée, «Des travailleurs osent parler des problèmes de santé, de sécurité et d'environnement à la Staley Manufacturing Company», un audit écologique de la société est dressé avec des estimations des quantités de matières chimiques déversées dans les eaux de la région et des témoignages de travailleurs à l'appui.

A travers ce conflit, ce sont aussi toutes les alliances industrielles occultes et bancaires que le syndicat entend aussi mettre à jour. Ainsi la société ADM présentée comme le premier concurrent de Staley s'avère être un actionnaire important de cette dernière. Un pipe-line long de 6 km a même été construit entre les deux sociétés pour permettre le maintien en activité de Staley en cas de grève. «Pas de compte en banque chez ceux qui cognent sur la communauté» tel est le slogan qui accompagne les milliers de tracts qui sont distribués dans la rue ou postés à tout le mouvement associatif de la région pour appeler au boycott. Des établissements financiers qui soutiennent Staley. Le président de Staley a d'ores et déjà "décidé" de ne plus être membre du conseil d'administration de la Magna Bank tout en affirmant que le boycott n'avait en rien influencé sa décision. Robert Powers, également directeur à Staley, a du lui aussi quitté précipitamment le conseil d'administration de la First of America Decatur Bank. Le 4 juin dernier une chaîne de solidarité, réunissant 4.500 personnes, a relié l'usine de Staley à celle de Caterpillar située 4 km plus loin. Les 2.000 ouvriers y suivent avec attention le déroulement du conflit qui peut devenir leur revanche après la grave défaite qu'ils ont récemment subie après 5 mois de grève.

Le cauchemar de la direction

Au lendemain de cette démonstration de solidarité, une nouvelle phase du conflit allait cependant s'ouvrir avec le lock-out décidé par la direction de l'entreprise. Jerry Tucker, animateur de l'opposition syndicale démocratique du syndicat de l'automobile UAW, et conseiller rassure l'occasion de la section syndicale 837 de Staley sur tout le monde : «Diriger l'usine sans les connaissances et le savoir-faire des ouvriers va devenir un véritable cauchemar pour la direction». De son côté, Ray Roger, autre conseiller du syndicat observe «que lorsqu'on lock-out une entreprise fortement syndiquée, on offre au syndicat une armée de permanents qui ne vont pas rester devant l'entreprise à tenir de piquets de grève mais faire campagne partout dans le pays».

Premier résultat de la campagne d'agitation : diverses associations (parents élèves, syndicats, ou même commerçants) se sont engagées (y compris financièrement) à leurs côtés. Les mineurs grévistes de l'*United Mine Workers* sont remontés du sud de l'État vers Decatur pour manifester leur solidarité en organisant une longue caravane de voitures. Des plans d'adoption de familles de grévistes se mettent en place (3.600 F par mois par famille adoptée) car le bras de fer risque de durer. *Zone de guerre*, est la lettre d'informations éditée depuis peu par les *Staley* où l'on peut lire des récit «sur les luttes ouvrières en Illinois». Outre sa distribution sur support papier, *Zone de guerre* est accessible sur le réseau informatique pacifiste *Peace Net*.

Trente-cinq syndicats implantés dans les entreprises de la multinationale en Belgique, au Canada, en Australie, et en Grande-Bretagne ont manifesté leur soutien à la grève. Mais aujourd'hui, la section 837 est occupée à la préparation d'une nouvelle phase de lutte contre un autre allié de Staley, la société d'assurances State Farm qui est un puissant actionnaire indirect de la société. La State Farm est également dans la ligne de

mire de nombreux autres mouvements : «Lorsque les syndicats sont attaqués la State Farm est là, remarque Dave Watts, président de la section syndicale de Staley, on la retrouve lors de la grève de Caterpillar et dans le lock-out toujours en cours des 1700 travailleurs de la Central Illinois Public Service Company». De plus, la State Farm est depuis longtemps accusée de graves discriminations sexuelles et raciales envers ses employé(e)s. Enfin, elle n'aurait pas remboursé équitablement les victimes de l'ouragan Andrew et du tremblement de terre de San Francisco. Ralph Nader, avocat et célèbre défenseur des consommateurs, combat depuis longtemps la compagnie d'assurances. Avec le boycott de State Farm, la section 837, tout en respectant la personnalité de chacun de ses alliés, entend bien construire une nouvelle convergence de tous ceux qui veulent unir leurs efforts pour faire plier la compagnie d'assurances. La campagne a pour mot d'ordre «Notre solidarité contre la leur !».

NOTES

1- Le cabinet Seyfarth compte 300 avocats spécialisés dans le droit du travail dont la principale activité est la destruction des sections syndicales. A l'Université d'Harvard, des associations d'étudiants ont organisé un boycott de cette société lorsqu'elle est apparue sur le campus pour recruter de nouveaux avocats.

2- En 1990, un travailleur est mort d'inhalations de fumées toxiques.

Pour tout soutien ou contact :

Allied Industrial Workers 837
2882 NORTH DINEEN
DECATUR, ILLINOIS 62526
USA
fax : (1) 217.876.90.21

Découvrez l'autre Amérique

L'autre Amérique, n° 0

Quand les gangs de Los Angeles produisent un plan alternatif. Class, rage and race. Bloods and Crips, together for ever. Le nouveau syndical. La Mujer obrera, un syndicalisme atypique. La dépression qui vient.
Dolorès Trevizo, Mike Davis, Phil Kwick, James O'Connor.

L'autre Amérique, n° 1

Ron Daniels, l'autre candidat. Chinatown, les salariés s'organisent. Los Angeles, une rébellion urbaine.
Kent Wong, David Li, Mike Davis...

L'autre Amérique, n° 2

Malcolm X, contenu et image. Réflexions sur l'héritage de Malcolm; Ils ont tué Malcolm X.
Angela Davis, Manning Marable, Daniel Guérin.

L'autre Amérique, n° 3

Syndicalisme: les nouveaux pionniers. Labor Goes global. Sauver les emplois dans l'automobile et sauver les communautés : un impératif américain. Coopération contre collaboration. Bloc-Notes.
Mary McGinn, Kim Moody, Jerry Tucker, Labor Research Review

Le numéro : 20,00 francs - 4 numéros : 50 francs
Règlement à l'ordre de Syllepse
42 rue d'Avron - 75020 Paris

OSCAR WILDE A REDISCOVERED RADICAL

Oscar Wilde, by Richard Ellman, London: Hamish Hamilton, 1987; New York, Vintage, 1988.

The Soul of Man Under Socialism, by Oscar Wilde. Original edition, 1891. *L'âme de l'homme sous le socialisme*, traduction Isabelle Drouin, Avatar, 1990.

Peter Drucker

Oscar Wilde has been seen as an archetypal gay man by both gay people and their enemies. As an archétype, he has been seen almost exclusively as gay wit or gay martyr. He was both. But he was also a visionary radical.

His radicalism was somewhat hidden in his own time by the devices of fairy tales and riddles he resorted to. Like Bukharin and Lukács in Moscow in the 1930s, he used "Aesopian language" to evade censorship. Richard Ellman's thorough biography now allows us to see the radicalism under the camouflage.

Wilde's radicalism was multidimensional: national, sexual, aesthetic and economic. He never forgot that he was an outsider – not only as a homosexual but also as an Irishman. He wrote that Irish art would regain its ancient splendor only when Ireland regained its independence. He supported Charles Stewart Parnell's home rule movement, empathizing with Parnell in his disgrace when his affair with a married woman was exposed in 1889.

The challenge to Victorian morality is clear in Wilde's plays. *A Woman of No Importance* attacks head-on the double standard that tolerated men's extramarital sexuality but punished women's.

The Importance of Being Earnest, superficially so lighthearted, has a wicked underside: it mocks the established morality represented by Lady Bracknell (who complains, «Few girls of the present day have any solid qualities, any of the qualities that last, and improve with time», i.e. stocks and bonds); it celebrates Algernon Moncrieff's unashamed pursuit of love and pleasure.

Wilde supported the early feminist movement as editor of *The Woman's World*, and supported his wife Constance as an independent writer and activist. He eloquently defended love between men in his testimony against Queensbury: «It is beautiful, it is fine, it is the noblest form of affection. There is nothing unnatural about it».

Victorians who condemned homosexuality as unnatural also demanded «naturalism» in the arts. Wilde's critique of naturalism helped open the way for modernism. As Ellman shows, Wilde's mature aestheticism of the 1890s was not amoral, but put forward «a "higher ethics" in which artistic freedom and full expression of personality were possible».

Much like Nietzsche, Wilde warned against mass culture; unlike him, Wilde argued that not only an elite

but even the exploited could aspire to a freer culture.

The most neglected side of Wilde's radicalism is his socialism, perhaps because it is so hard to classify. He apparently did not know about Marxism; he mixed his socialism with idiosyncratic Christian ideals; he flirted with the Fabian Society. George Woodcock has claimed him as an anarchist.

But *The Soul of Man Under Socialism* should be considered as Wilde's legacy to the whole socialist movement. Especially those socialists who define socialism as economic planning instead of human liberation should be urged to read it.

Wilde could be watching the collapse of East European dictatorships when he says «If the Socialism is Authoritarian; if there are governments armed with economic power as they are now with political power; if, in a word, we are to have Industrial Tyrannies, then the last state of man will be worse than the first».

For him socialism is something different. He equates it with «Individualism» – with the understanding that human beings are «naturally social». His vision resembles the «real community» foreseen by Marx and Engels, in which «individuals obtain their freedom in and through their association».

The real possibility of such a society, he explains, results from the development of technology under capitalism; but until capitalism is abolished, technology throws people out of work instead of freeing them from drudgery.

Wilde is clear as well as sarcastic about the need for working class rebellion: «The best among the poor... are ungrateful, discontented, disobedient and rebellious... Disobedience, in the eyes of any one who has read history, is man's original virtue». With the overthrow of capitalism, he foresees the abolition of marriage and the replacement of the coercive state «with a voluntary association that will organize labor».

For Wilde, socialism's fundamental value is the freedom it creates for individuals and collective development: «It is a question whether we have ever seen the full expression of a personality, except on the imaginative plane of arts... It will be a marvelous thing – the true personality of man – when we see it. It will grow naturally and simply, flower-like, or as a tree grows. It will not be at discord... It will have nothing. And yet, it will have everything, and whatever one takes from it, it will still have, so rich will it be. It will not be always meddling with the others, or asking them to be like itself. It will love them because they will be different. And yet, while it will not meddle with others, it will help all, as a beautiful thing helps us by being what it is».

No wonder that an English court seized its opportunity in 1895 to sentence Wilde to two years at hard labor. In the conditions of imprisonment that Ellman describes, it constituted a deliberate death sentence.

All the more reason for revolutionaries to reclaim Wilde now. In Ellman's concluding words, «Now, beyond the reach of scandal, he comes before us still, a towering figure, laughing and weeping, with parables and paradoxes, so generous, so amusing, and so right».

Against The Current

Politis **La revue**

La gauche américaine

Qui d'entre nous n'a pas combattu le talon de fer aux côtés des Chevaliers du Travail, musardé avec Jack London, le long des voies ferrées, serré la main de John Reed, cueilli les raisins de la colère avec Cesar Chavez ou combattu l'arbitraire patronal avec Norma Rae ? Qui d'entre nous ne s'est pas jeté corps et âme dans la grève à Minneapolis ou dans l'insurrection des mineurs virginiens ? Qui d'entre nous n'a pas patrouillé dans les ghettos avec les Panthers en armes, défié la garde civile à Berkeley ou manifesté en uniforme sur la base sud-vietnamienne de Dah Nang ?

Mais alors que le cauchemar américain n'a pas de secret pour nous – sa réalité impériale nous a trop souvent frappé dans notre chair – l'autre Amérique ne semble exister pour nous que dans la littérature et le cinéma. Elle est pourtant un formidable laboratoire d'idées, de pratiques sociales et politiques qui ne peuvent qu'intéresser ceux et celles qui veulent encore que le monde change de bases. Patrick Le Tréhondat, Patrick Silberstein, Robert Wages, Mary McGinn, Kim Moody et Marianne Debouzy retracent la crise du mouvement social, évoquent son renouveau, décrivent l'élargissement du champ d'action du syndicalisme et dessinent des perspectives pour un nouveau bloc social en gestation. Danièle Stewart décrit la troisième vague du féminisme qui résiste à la remise en cause des droits acquis. Françoise Burgess, Jim Haughton, Catherine Pouzoulet, Bunyan Bryant et Manning Marable reviennent sur la centralité de la question des minorités de couleur dans le combat politique. Dianne Feeley esquisse les frémissements d'une aire progressiste qui se cherche sur le plan politique. Enfin, Marie-France Toinet, en forme de contrepoint, décrit le cléricalisme outre-Atlantique.

Alors qu'en France la gauche officielle est en panne, l'Amérique de la contestation nous apporte ici le souffle de son combat, son expérience, ses pistes et ses idées. Utile !

Trimestriel n°5
40 F
2 B rue Jules Ferry
93100 Montreuil

AMERICA

Allen Ginsberg

America I've given you all and now I'm nothing.
America two dollars and twenty-seven cents

January 17, 1956.

I can't stand my own mind

America when will we end the human war ?

Go fuck yourself with your atomic bomb.

I don't feel good don't bother me.

I won't write my poem till I'm in my right mind.

America when will you be angelic ?

When will you take off your clothes ?

When will you look at yourself through the grave ?

When will you be worthy of your million of

Trotskyites ?

America why are your libraries full of tears ?

America when will you send your eggs to India ?

I'm sick of your insame demands.

When can I go into the supermarket and buy what I

need with my good looks ?

America after all it is you and I who are perfect not
the next world.

Your machinery is too much for me.

You made me want to be a saint.

There must be some other way to settle this
argument.

Burroughs is in Tangier I don't think he'll come
back it's sinister.

Are you being sinister or is this some form of
practical joke ?

I'm trying to come to the point.

I refuse to give up my obsession.

America stop pushing I know what I'm doing.

America the plum blossoms are falling.

I haven't read the newspapers for months,

everyday somebody goes on trial for
murder.

America I feel sentimental about the Wobblies.

America I used to be a communist when I was a
kid I'm not sorry.

I smoke marijuana every chance I get.

I sit in my house for days on end and stare at the
roses in the closet.

When I go to Chinatown I get drunk and never get
laid.

My mind is made up there's going to be trouble.

You should have seen me reading Marx.

My psychoanalyst thinks I'm perfectly right.

I won't say the Lord's Prayer.

I have mystical visions and cosmic vibrations.

America I still haven't told you what you did to

Uncle Max after he came over from
Russia.

(...)

Howl, The pocket poets series, San Francisco, 1959